

Interview Ange Le Gall

Réalisé par André Garrec et Roger Salaun le 23 janvier 2026

Ce document retrace la vie d'Ange Le Gall, à travers un entretien mené en 2026 par des Passeurs de Patrimoine de Plogonnec. Le récit explore son *enfance rurale*, marquée par l'apprentissage du français à l'école et la rudesse des travaux agricoles rythmés par les saisons. Il détaille l'évolution technique de la *Bretagne d'après-guerre*, évoquant l'arrivée du premier tracteur, de l'électricité et du téléphone au sein de la ferme familiale. L'interview aborde également des moments historiques clés, tels que l'*occupation allemande* et son propre service militaire durant la guerre d'Algérie. Enfin, le texte souligne son esprit d'entreprise avec la création d'une *ferme-auberge* et son engagement constant pour la préservation du patrimoine breton.

Ange est né le 4 mars 1937 à Leurbiriou en Plogonnec

Roger - A quel âge es-tu parti à l'école ?

Ange - Je suis parti à l'école en 1943, à la rentrée de Pâques. On me demandait « quand iras-tu à l'école ? » et je répondais « quand le coucou va chanter ». Ce qui me fait dire qu'aujourd'hui les gosses n'iraient plus à l'école car on n'entend plus le coucou !

Je ne parlais que breton, pratiquement pas le français.

En un trimestre, avec l'instituteur Jos Bosser, quasiment toute la classe parlait correctement le français.

Seuls les gars du bourg le maîtrisaient à peu près. On n'avait pas le droit de parler breton dans la cour, ni ailleurs. Par contre le catéchisme était en breton (livret à couverture rouge) et en français (livret à couverture bleue) pour entre autres ceux du bourg qui parlaient français.

Roger - Tu allais à pied au bourg j'imagine ?

Ange – Le premier jour ma mère m'avait amené jusqu'au bord de la route. Là, elle m'avait confié à Alain Legrand, 2 ans plus âgé que moi. Il valait mieux car pour le retour, je me serais peut-être trompé de route. Alain habitait à Kerglaz à l'époque, dans une maison rasée depuis lors du remembrement. Son père c'était Jules Le Grand et sa mère Anna Galiot. Alain était électricien à Kergoat Quéménéven.

Jacques Louboutin de Ménez Treut s'était trompé de route au retour de l'école et s'était retrouvé à Kéruffé ! René Ligen qui ne le connaissait pas lui avait demandé « où tu vas ? » « je vais à la maison » lui répondit l'écolier. Bien que timide, il réussit à dire où il habitait ce qui permit à René de le conduire chez lui en char à bancs. C'était un gars qui n'était jamais sorti de chez lui.

Mon frère qui avait presque 5 ans de plus que moi, était en pension, parce que trop indiscipliné !

On avait démarré l'école là où est la Poste parce que les Allemands occupaient l'école St Egonnec. Il y avait 3 classes avec une cinquantaine d'élèves dans chacune. Tu aurais entendu les mouches voler. Seul, Yves Postec, déjà à l'époque, aimait bien faire le pitre.

Jos Bosser avait demandé : « qui parle français parmi vous ? »

Yves Postec avait levé son doigt et dit : « oui, non, lakaat da fri e reor Mouton » ! Mouton était un des chevaux de Kernescob.

Jos Bosser de lui répondre en breton : « Makez azen. ! Ma n'eus nemet kement-se da lavarout, gwelloc'h dit ober peoc'h » (espèce d'âne, si tu n'as que ça à dire, mieux vaut te taire). Jos Bosser parlait très bien le breton. Bien que n'ayant pas son diplôme d'enseignant, uniquement son BEPC, Jos était très bon pédagogue. Il faisait répéter l'alphabet à toute la classe en même temps, avec sa méthode bien à lui. Agé de 19 ou 20 ans, il avait été embauché par Monsieur Fournier, le directeur de l'école. Il enseignait certainement mieux que ceux de maintenant, le niveau des classes était supérieur. Aujourd'hui la moitié des bacheliers n'aurait pas le certificat d'études : 5 fautes d'orthographe, tu étais éliminé !.

Roger – Est-ce qu'il y avait des vacances ?

Ange – Oui. Il y avait 2 ou 3 jours à la Toussaint et au mardi gras. A Noël et Pâques on avait 15 jours. Les grandes vacances démarraient vers le 11 juillet jusqu'au 1^{er} octobre. Les vacances étaient fonction des travaux agricoles car il fallait de la main d'œuvre à la campagne pour l'été. A l'époque, la coupure dans la semaine d'école était le jeudi. Aux paresseux, l'instituteur disait : « vous voulez la semaine des 4 jeudis ? »

Roger – Tu parlais de 50 élèves par classe ?

Ange – Oui. Quand les Allemands avaient réquisitionné l'école St Egonnec, ses élèves avaient été hébergés dans les locaux vides de l'école publique (emplacement de la Poste actuelle) qui avait déménagé rue des Fleurs. Il y avait 2 ou 3 divisions dans la même classe. Moi j'avais commencé ma scolarité à cet endroit.

Roger – Qu'est-ce qu'il y avait comme loisirs quand tu étais enfant, jeune ?

Ange - A partir de 9 10 ans on travaillait pendant toutes les vacances. On plantait les patates aux vacances de Pâques, puis après la moisson on les arrachait. Ça occupait jusqu'au premier octobre, date de la rentrée scolaire. Ça ne rigolait pas ! Quand on ramassait les pommes de terre, si on avait le malheur de mettre la main sur le bord du panier, on te disait (en breton) « tu n'as qu'une main » ? (pour ramasser les pommes de terre). Non, les vacances, ce n'était pas terrible.

Roger – A Plogonnec, les cours allaient jusqu'au certificat d'études ?

Ange – A Plogonnec, il y en avait qui restaient jusqu'à leurs 14 ans. Ils passaient 3 ans dans la classe du certificat pour avoir le diplôme et aussi parce que les parents ne voulaient pas ou ne pouvaient pas payer des études au-delà.

Après, j'étais allé en sixième à St Blaise à Douarnenez. J'avais 11 ans. J'avais sauté une ou deux divisions, chose pas courante à l'époque et passé l'examen du certificat d'études (pour les volontaires, au cas où... tu avais au moins un diplôme !) en quatrième à 14 ans – âge légal - et mon brevet à 15 ans en troisième. J'ai gardé un mauvais souvenir de la suite.

J'étais inscrit en seconde à St Louis de Châteaulin. Je n'y suis pas allé, j'ai arrêté mes études là, bien que bon élève (1^{er} de la classe en 3^{ème}). J'en ai découvert la raison par la suite. Ma mère était déjà malade et il fallait de la main-d'œuvre à la ferme (traite des vaches, travaux des champs...). Elle est décédée d'un cancer en 1954.

Pendant la période de deuil, on ne sortait pas. Les hommes mettaient un crêpe noir au revers de la veste. On disait aussi :

«Ar c'hañv mamm, ar c'hañv tad, ur bloavezh a bad, daou evit ar vugale vat »

Le deuil pour une mère, un père, dure un an, deux pour les bons enfants

«Ar c'hañv breur, ar c'hañv c'hoar, keit ha m'emaint er c'harr »

Le deuil pour un frère, une sœur, tant qu'ils sont dans la charrette (le corbillard)

De ce fait, de 17 à 19 ans je suis sorti très peu.

Quand je labourais les champs, avec les chevaux, je n'avais pas assez de force pour tourner la charrue au bout du champ. Mon père m'avait dit « dans ce cas t'as qu'à la rouler par terre »... De plus, il n'y avait jamais de jour de repos, il y avait toujours quelque chose à faire, même en hiver, il y avait des cailloux à ramasser... Le mot TRAVAIL était le maître mot !.

J'ai travaillé à la ferme jusqu'à mon service militaire.

Le service militaire

J'avais été affecté en Allemagne pour mes classes. Un jour un gradé nous avait demandé « y-a-t-il des volontaires pour faire les EOR (école d'officiers de réserve) » ? Je ne savais pas ce que c'était. J'avais levé la main car je 'ennuyais. Il fallait le baccalauréat, que je n'avais pas... Il fallut donc que je passe un concours à Trèves. J'avais dû le réussir car j'avais été retenu. Je partis à Cherchell faire les EOR. Je m'étais pas mal débrouillé, je sortis 22^e sur 274 avec le grade de sous-lieutenant, avec un **Bac – 3** !

Après l'Algérie, le capitaine me dit « tu devrais rempiler ». Ça ne me disait rien. Je ne le sentais pas de trop car je me doutais que tôt ou tard on aurait dû partir, ce qui arriva.

Cependant, par la suite, j'ai effectué pendant plus de trente ans des périodes dans l'armée de réserve, qui m'ont valu des promotions et des décorations :

- en 1988 : Officier dans l'Ordre National du Mérite
- en 1993 : Colonel Honoraire
- en 2013 : Chevalier de la Légion d'Honneur .

De plus à Leurbiriou on m'attendait pour faire la donation-partage. Hervé, mon frère, devait rester à la ferme. Mais il n'avait pas souhaité s'y investir. Il s'était marié à une fille de Kérustans. Je rentrai de l'armée fin août, à pied de la gare avec ma valise et pris la ferme le 2 novembre 1959.

Roger – C'était dû à la mort de ta mère ?

Ange – Oui, c'est pour cette raison que j'avais dû rester à la maison. Elle est morte en 1954. J'étais rentré de l'école en 52 et elle est morte en 54 d'un cancer de l'estomac. Une autre dame de Kernaléguen avait la même maladie. A l'époque on leur enlevait tout l'estomac. Les traitements n'étaient pas au point comme maintenant. A l'heure d'aujourd'hui, elle aurait sans doute été sauvée.

Roger – Tu fus appelé après, en tant que réserviste ?

Ange – Oui, j'ai été appelé régulièrement, 3 ou 4 fois par an faire 2 ou 3 jours. J'ai été également à Montpellier pendant 3 semaines et au camp de Caylus passer des grades. J'étais le seul paysan parmi les appelés !

Roger – Tu t'es marié en quelle année ?

Ange – En 1961.

Roger – Vous avez cohabité avec ton père ?

Ange – Oui. On vivait ensemble. Les vieux rendaient service à la ferme, comme couper les ronces sur les talus et autres petits boulots.

Roger – Est-ce qu'à l'époque la maison était équipée de salle d'eau, WC ?

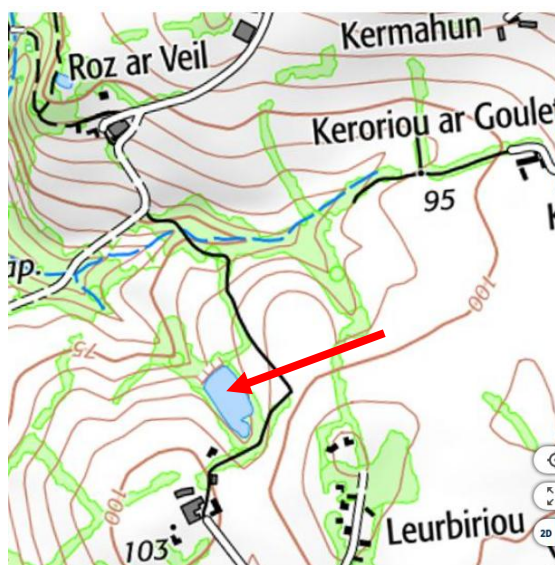
Ange – Ah non. Il y avait les waters au fond de la cour. On n'avait pas d'eau courante. Il y avait de l'eau dans la citerne mais elle n'était pas potable.

Une anecdote. A l'époque, comme maintenant, la politique était instable. On disait « kouezhet eo ar c'habined » (le cabinet est tombé). On disait ça quand le ministre sautait.

Roger – Vous aviez un lavoir à la ferme ?

Ange – Mon père avait fait construire un lavoir avec un toit, dans la prairie où il y a une bonne source et où aujourd'hui existe un plan d'eau. L'été 76 avait été très sec et on n'avait pas d'eau. Au cas où ça se renouvellerait, j'avais décidé de faire un plan d'eau qui existe toujours d'ailleurs, entre Leurbiriou et Roz ar Veil, à moins de 200.mètres d'ici.

C'était un lavoir avec à côté un emplacement pour la lessiveuse. Il y avait un autre, plus loin, en direction de Keroriou où il fallait se mettre à genoux par terre tandis que dans le nôtre on travaillait debout. Par la suite on vit arriver des lavoirs préfabriqués bâtis sur ce modèle permettant de faire la lessive debout et souvent plus près de la maison et à l'abri.



Roger – Comment était la vie courante à la campagne du temps de ta jeunesse ?

Ange – En hiver, il y avait le soin aux animaux qui prenait beaucoup de temps. Moi, j'étais un peu le « paotr ar saout » (vacher).

A Leurbiriou, la fabrication du fumier était primordiale. C'était le seul engrais, à l'époque. Les vaches étaient sur litière à l'étable. Tous les mercredis et tous les samedis, à l'aide d'une brouette, je vidais sous les cochons et sous les chevaux. A la base du tas de fumier, on trouvait d'abord de l'ajonc, pour augmenter le volume de fumier, puis le fumier des cochons et celui des chevaux. Tous les 2 mois, on sortait le fumier des vaches. On reculait la remorque dans l'étable après avoir coupé le fumier à la hache pour son passage. Un homme de chaque côté et la charrette était chargée. Je l'ai fait à 15 ans.

J'ai une anecdote à ce sujet. Il fallait refaire la litière pour le soir. Hervé était monté sur le tas de paille pour en faire tomber. Accidentellement il chuta du tas et se cassa une jambe. Il dut rester alité pendant 3 semaines. Quand il put se lever, il n'avait plus d'habits à se mettre : il avait grandi de 10 cm !

J'avais un autre frère qui n'était pas grand non plus, suite à un accident. Un jour, en rentrant de l'école, la roue d'un diable forestier lui passa dessus, ce qui fit qu'il était un peu bossu par la suite, le tronc ne s'étant pas développé, tout en ayant de longues jambes.



Sinon en hiver, on coupait du bois pour le chauffage, on ramassait des feuilles mortes dans le bois du Névet, servant de litières et donc un « plus » pour le fumier. Les talus étaient éparés à la faucille et les ronces, les fougères, les genêts, ... servaient également de litière pour les vaches.

Roger – Tes souvenirs de conseil de révision, armée ?

Ange – On allait à la gendarmerie de Douarnenez, il me semble, passer des tests. Tout le monde à poil ! Ça se terminait vers 14 ou 15 heures. En sortant des vendeurs de souvenirs nous proposaient leur marchandise : des gris gris, « bon pour les filles », « bon pour l'armée » et autres gadgets. On prenait ensuite le train pour rentrer.

On avait débarqué au Juch et on était monté à pied tout en faisant une visite aux filles de notre âge (Kéricun, Kéruffé, ...) et en faisant quelques bêtises (Un d'entre nous avait mis un balai au sommet d'un poteau électrique !). Ensuite, on avait fait une halte chez Postec, puis ici chez moi où on avait cassé la croûte, puis le bourg.

Les gens disaient (en breton) : « il est parti passer son conseil de révision et on en a fait un marin ! » Ce qui voulait dire qu'il rentrait ivre !

Roger – Quelle était la durée du service militaire ?

Ange – 18 mois. Après le Conseil de révision, il y avait les 3 jours à Guingamp. Pour y aller, c'était tout un périple. J'allais à pied à la gare de Guengat prendre le train pour Quimper, puis Rosporden, Carhaix. Là on déjeunait et on buvait un (ou plusieurs verres) avant de reprendre le train pour Guingamp. Le train roulait si vite qu'on pouvait en descendre satisfaire un besoin naturel et le rattraper.

Arrivé à la caserne, un gars, qui avait sans doute bu plus que son compte, s'en prit à un gradé militaire. On ne le revit pas par la suite, il avait dû être « coffré ».

On m'avait demandé où je voulais être affecté ? J'avais dit « la Marine à Madagascar ». J'atterris en Allemagne !

André – Quelle a été ta première voiture, Ange ?

Ange – J'achetai une 4L Renault en 1961, modèle qui venait de sortir. Mon père avait voulu en acheter une en 1936 mais n'avait pas donné suite puis la guerre est arrivée. Il n'était pas content de mon achat, il aurait préféré que j'achète une 2 Chevaux Citroën.



Hervé avait acheté une Aronde pendant que j'étais en Algérie



André – A un moment il fallait attendre entre 2 et 3 ans avant d'être livré de sa voiture, comme pour le téléphone où l'attente était aussi de plusieurs mois.

Ange – Nous on avait eu le téléphone sous 3 mois, en 1970, parce qu'on avait créé l'auberge et peut-être aussi grâce à l'appui de Guy Guermeur, député.

André – Et quand tu avais un problème mécanique avec ta voiture ?

Ange – il fallait se déplacer au garage ou à la forge. Une fois, en faisant une marche arrière, Gaby avait accroché une brouette et froissé une aile arrière. Postec, garagiste à Toull Golo, l'avait réparée. En mécanique, il s'y connaissait bien.

André – Et ton premier tracteur ?

Ange – Il arriva en décembre 1956, un peu avant mon départ au régiment. C'était un semi-diesel, un 201 Société Française Vierzon. On avait acheté 3 tracteurs en même temps dans la famille : un ici, un à Bascam et un à Prat Youen. Le père avait aidé financièrement. Je fus très content de ce tracteur-là qui démarrait à l'essence.



Le nôtre avait une cheminée verticale. Celui de Bascam avait un tuyau d'échappement à l'arrière ce qui était très désagréable pour ceux qui travaillaient sur un outil à l'arrière, ils ramassaient toute la fumée. A Kertanguy il y avait un 201 également.

Roger – Quand on était à l'école à St Egonnec, on connaissait les tracteurs du quartier au bruit. On savait si c'était Henri Le Grand ou Jean Marie Douérin.

Ange – Mon père avait été au pardon de St Egonnec et était passé par Kertanguy en rentrant. Il avait vu le tracteur et ça lui avait donné envie d'en acheter un. Ce qui fut fait assez rapidement par la suite.

A Lezoudoaré ils avaient acheté un modèle plus puissant. Ils demandèrent au concessionnaire de le reprendre car ils le trouvaient trop gros.



J'avais revendu le tracteur SFV 201 pour acheter un CASE avec mon beau frère Pierre Cosmao, installé dans les Côtes d'Armor, concessionnaire de cette marque.



Bien qu'ayant fait des tonneaux avec son nouveau propriétaire, le 201 fonctionnait encore ! C'étaient des tracteurs increvables.

A Kéramel, il y avait un tracteur Percheron avant le Lanz. Il fallait chauffer la bougie au chalumeau pour le démarrer



On voyait des tracteurs garés au pignon de chez Penneec, au bourg, rester faire « touk, touk, touk » pendant 2 ou 3 heures. On n'arrêtait pas le moteur car il était difficile à redémarrer. Pendant ce temps, les patrons de ferme étaient au bar. Avant de partir, ils avaient distribué le boulot aux ouvriers.

Arrivé au bistrot, l'un d'eux demandait (en breton)

« l'auto-poste (la SATOS) est passée ? »

« oui, oui, elle est passée » répondait la bistrotière

« Dans ce cas mettez-nous un petit coup de Madère » disait le client.

C'était comme ça tous les jours.

De même le dimanche, après la messe, les patrons de fermes allaient au bistrot entre eux et les ouvriers entre eux. Les classes sociales ne se mélangeaient pas.

André – Peut-être qu'il y eut un coup de Fil Keben par-dessus ? Fil Keben était le lambic de chez Penneec. Il y avait aussi le vin « Royal Cep » chez Penneec.



André – il y a eu des foires au niveau local. Tu te rappelles des foires aux bestiaux à Plogonnect ?

Ange – Non, pas vraiment.

André – Sur le calendrier des Postes, à une époque, il y avait le jour des foires dans les communes. A Plogonnect il y avait 2 foires : le lundi qui suivait le dimanche de la Passion et le dernier lundi de novembre.



Les dates ont continué à figurer sur le calendrier PTT bien qu'il n'y en avait plus depuis longtemps.

Ange – Je n'ai pas connu de foires à Plogonnect. Par contre je me souviens de celle de Locronan. Il me semble que c'était un mardi. J'avais été, à pied, avec ma sœur Louise y envoyer une vache. Cette foire ne dura pas très longtemps non plus. Ici, les foires c'étaient Quimper tous les samedis pour les porcs déjà bien démarrés (Krenachou de 40 – 45 kg) et Pont-Croix. Au début, les gens y allaient en char à bancs et par la suite c'était le car Hascoët. Les cochons étaient à l'arrière du car et les voyageurs devant ! Puis on connut les caisses à cochons sur le toit du car et en dernier dans une remorque attelée au car. La foire de Pont-Croix (foar ar Pont) était réputée pour les mères truies.

André – Dans un autre registre, j'ai entendu parler d'une tranchée anti-char du côté de Kernoalet. Qu'en est-il ?

Ange – Il y avait une tranchée anti-char qui avait été creusée. Le chantier avait été stoppé au débarquement. Les Allemands croyaient que les Américains auraient débarqué dans la baie de Douarnenez. Le fossé allait de Plomodiern à Plogastel St Germain pratiquement. Il passait en lisière du bois du Névet.



Chaque ferme de Plogonnec devait fournir une personne. En général on envoyait le plus jeune ou le plus vieux pour qu'il y ait le moins de rendement possible.

Ce fossé faisait 6 mètres de profondeur et 6 mètres de largeur en haut. Il y avait 2 niveaux : on creusait 3 mètres, on faisait un pallier et on creusait 3 mètres à nouveau. Le jeudi, on allait voir les travaux. Les gens faisaient exprès de casser le manche de leur outil pour aller dans le bois tailler un autre. Ça durait une demi-heure et comme ça le travail n'avancait pas trop vite.

Arrivés à St Pierre, les travaux s'arrêtèrent car il y avait des prairies jusqu'au manoir du Névet. Ils reprenaient dans les terrains de Kergos pour aller jusqu'à ty an Douy. Là, il y avait un tunnel sous la route, prêt à être miner au cas où. Ensuite ils continuaient dans le champ de Kersimon en direction du Juch, Guengat. Contrairement à ce qu'on ait pu dire, je pense que c'est plutôt à Plonéis et non à Plogastel qu'ils avaient arrêtés le chantier, suite au débarquement en Normandie.

En 1946 dans la prairie de Kergoat Névet le fossé a été élargi pour créer un étang pour alimenter une turbine qui fournissait de l'électricité à Rozaveil et Kergoat Névet jusqu'au 17 décembre 1953, date de mise en service du réseau EDF. Tous les soirs, chacun sa semaine, ils allaient arrêter l'écoulement de l'eau et de ce fait la production de courant car il n'y avait pas de batterie pour le stocker. Avec ce système, les 2 fermes avaient le « courant force » ce qui leur permettait de moudre le grain et autres services.

Toutes les tranchées ont été rebouchées dans les années 50.

Les travaux avaient été pris en charge dans le cadre des dommages de guerre.

Nous autres, avions une éolienne sur la maison de 1946 à 1953, date de l'arrivée du courant électrique dans le secteur. On avait du courant dans toute la ferme, ce qui nous permettait de nous éclairer, mais on n'avait pas le « courant force ». On disposait de 2 grandes batteries jumelées de camions nous donnant du courant par absence de vent.

Pendant la guerre, en juin 44, juste avant le débarquement, les Allemands occupaient les fermes. Ça a été le cas ici pendant une petite semaine. Il y avait la roulante dans la cour et il y avait une section à Bascam, Kernescop et Kéruffé. A midi, on les voyait arriver en chantant, chercher leur gamelle de soupe. Le cuistot avait une pièce ici en bas dans la maison, le capitaine une chambre à l'étage. Je me rappelle, le cuistot me donnait des bonbons. On me disait « ne mange pas ça , il va t'empoisonner »...Il avait un gamin de mon âge, ce qui fait que j'étais bien vu avec lui.

En juin 44, les Allemands remontaient du Sud et commençaient à être un peu méchants. Mon père s'engueulait avec le capitaine - qui parlait très bien le français d'ailleurs, le capitaine Mickaël – parce qu'il lâchait ses chevaux sur le trèfle, alors que nous on en coupait le matin pour le rentrer à la ferme. De même, au mois de juin où il faisait très beau, il laissait couler l'eau de la citerne pour se laver. D'où l'énervement de mon père. Le capitaine Mickaël lui répondait, avec son accent allemand :

- « que voulez-vous, c'est la guerre ! »
- « la guerre, je l'ai faite avant vous » lui répondait mon père
- « vous préférez peut-être plus les Anglais que nous » disait le capitaine allemand
- « pas plus les Anglais que vous, je veux la paix, c'est tout ! » renchérissait mon père

Avec nous, les Allemands n'ont pas été méchants. Ce n'étaient pas des violents, c'étaient des gens normaux. Ils avaient des ordres et ils obéissaient tout simplement. On peut comparer ça avec nous en Algérie. Mais il existait aussi des vrais salopards. .. C'était une drôle de période...

Roger – L'été à la ferme, c'était comment ?

Ange – les grandes vacances commençaient entre le 10 et 12 juillet en fonction du jour de la semaine et se terminaient le 1^{er} octobre. Il y avait du boulot tout le temps. Quand je rentrais de l'école primaire, pendant les foins, on me demandait de monter sur le tas de foin pour le tasser.

Puis arrivait la moisson. On coupait l'orge, l'avoine, le blé à la faucheuse.

J'ai encore une anecdote...

J'étais rentré une fois en permission militaire fin juin, début juillet. J'avais fait des calculs aux reins et j'avais été hospitalisé 8 jours, avec des douleurs atroces. Arrivé à la maison, mon père me dit :

« t'es venu en permission ? Le plus mauvais moment, le foin est fini et la moisson n'est pas commencée».

Boulot, boulot, toujours le boulot !

Je lui répondis :

« je ne suis pas venu en permission, je suis venu en convalescence »

« T'as été malade et tu n'as rien dit »... reprit mon père

« Ça aurait changé quoi ? » lui avais-je répondu.

J'ai vu Hervé rentrer du Nivot avec sa valise et, arrivé sur le trottoir, mon père lui dit (en breton)

« va te changer et tu iras vider le fumier de l'écurie ! ». C'était comme ça, il n'y avait que travail, travail.

Roger – Entre la fenaison et la moisson, il y avait un temps mort ?

Ange – On allait entre autres démarier et nettoyer les betteraves.

La moisson arrivait très vite.

Quand j'avais 10 – 12 ans je guidais le cheval. Sur la faucheuse, il y avait 2 sièges : un pour celui qui faisait les gerbes, le second pour celui qui guidait les chevaux.



A partir de 12 – 13 ans je tressais les liens et je faisais des gerbes comme les autres.



J'ai un souvenir de 1947, une des journées les plus chaudes que j'ai jamais vécues. On était dans le champ de Henry Bascam - avec qui on faisait équipe pour la moisson - pas loin de Toull Golo. Par moments, on cherchait un peu de fraîcheur à l'ombre de la haie, tant le soleil tapait fort. En 1949 il a fait chaud également mais c'était une chaleur moins étouffante. Le réchauffement climatique ne date donc pas d'hier...

Roger – La lieuse était venue assez rapidement après ?

Ange – Oui. En général elle était de marque McCormick. Nous, on avait acheté une « Dollo ». Elle ne marchait pas bien, tout le temps en panne !



André – On parlait des lieuses avec leurs fameuses toiles avec des baguettes en bois... C'était Albert Tandé du bourg qui les réparait. Il avait du boulot avec ça, sans compter les harnais des chevaux et les matelas.

Il fallait lever les gerbes également et parfois on faisait des meules.



Pour le battage, on était 4 fermes : les 2 de Bascam, Kéroriou et nous.



Roger – Vous aviez une batteuse entre vous ?

Ange – Il y avait une batteuse entre Henry de Bascam et nous mais elle faisait le tour des 4 fermes. En général, on commençait par ici ou par Bascam, vu qu'on était les propriétaires

Par contre pour la fenaison, on était à 14 ou 15 fermes. On fauchait le matin, puis les femmes retournaient l'herbe à la fourche et quand le foin était sec, quelques jours après, on le rentrait à la ferme l'après midi. Le foin était stocké dehors car il n'y avait pas de hangar dans toutes les fermes et il était en vrac (non bottelé). La confection du tas était confiée à des spécialistes, souvent des anciens. Ici c'était Youen Toull Golo le préposé. Il était boulanger le matin et l'après midi il allait dans les fermes faire les tas de foin.



André – Il devait sans doute faire des fagots pour le fournil également ?

Ange – On faisait des fagots spéciaux pour le fournil, plats et longs de 2 mètres ou plus. Il y avait une journée pour aller les chercher au bois du Névet et tous les quartiers étaient mobilisés. Ils étaient entassés au bout de la maison.

André – Le fagot était allumé dans le four du boulanger pour le chauffer. Ensuite on se servait de la râpe pour étaler la braise et d'une raclette pour déverser la cendre dans un étouffoir et l'écouvillon pour enlever la cendre.

Dans ces dernières années, quand il y avait une coupure de courant électrique, il fallait revenir à ces méthodes anciennes.



Roger – Le marché du beurre et des œufs ?

Ange – Emile Gloaguen du Juch ramassait le beurre une fois par semaine. Lors de son passage, il demandait l'autorisation de glaner les épis entre les gerbes de blé. Mon père surveillait ça de près car de temps en temps, il y en a qui prenaient carrément dans la gerbe. « hep, hep, hep, j'ai dit de glaner par terre... » disait mon père. Ici on faisait du beurre 2 fois par semaine, le mardi et le vendredi. Je n'ai jamais retrouvé le goût de ce beurre frais.

André – A l'époque, on disait que lorsqu'on voyait des perles d'eau sur le beurre, le temps allait changer.

Ange – Des gens de Quimper et de Douarnenez venaient acheter du beurre sur place. Quand on allait vendre du beurre à Douarnenez, il fallait payer l'octroi à Ploaré.

André – Autour des halles de Douarnenez, on trouvait les fermières qui vendaient du beurre, des œufs, du lait, des légumes...



Roger – Comment se passait le marché des bestiaux ? Il fallait aller à Quimper ?



Ange – Oui, c'était à Quimper. On trouvait aussi le marché des chevaux et des poulains. On allait à pied jusqu'au marché. Les vaches n'allaient pas à pied à Quimper. Il y avait aussi la foire de mi-avril pour les chevaux d'un an.

Roger – Le marché des vaches c'était toutes les semaines. On les voyait de notre fenêtre du Likès sur le champ de foire (Place de la Tourbie). Il y avait aussi des marchands de bestiaux qui passaient dans les fermes ?

Ange – Nous n'allions pas à Quimper. Ici c'était les marchands qui passaient sur place : Quillien, Per ty Jos, le père de Jean Louët, Jean Louët ensuite, Louis cam, Per ar veoc'h.

Roger – Parlons déplacements : vélo, vélomoteur, ... ?

Ange – Le premier déplacement fut fait en char à bancs pour aller à l'école à St Blaise. Je me rappelle comme si c'était hier. Arrivé à Douarnenez, je voyais une grande maison. « A tous les coups, ça doit être ça », m'étais-je dit. Mais non.

Mes frères avaient été à St Blaise auparavant

En 1926, mon père cultivait 2 fermes en même temps. Il était à Kermalaby au départ, chez Hénaff. Il faisait les déplacements à vélo ou en char à bancs. A l'époque, il passait pour un précurseur. Début des années 30, il avait commencé à raser les talus. La parcelle devant nous comprenait 9 champs ! On faisait appel aux voisins pour cette journée « foueltradeg kleunioù ». Et les gens disaient « an hini eno a ya d'ober Kerantouz e Leurbiriou ».

Roger – C'était le remembrement avant l'heure

Ange – Ce qui fait qu'au remembrement on n'avait pas eu de talus à raser, c'était déjà fait. Il n'y a pas eu de problèmes liés au remembrement car on n'avait pratiquement rien changé, les terres étaient déjà groupées. On avait juste élargi les chemins ruraux.

Il y avait un sentier, non officiel, qui passait par ici pour aller à St Pierre. Au moment des Rogations ceux du bourg passaient par ici pour aller à la messe à St Pierre. Avec le remembrement ce sentier disparut.

Une anecdote des Rogations... Le curé avait dit en chaire (en breton) « mercredi la messe aura lieu à St Théleau. On se retrouvera près du tas de bois ». Entre temps la corde de bois avait disparu !

Les Rogations duraient 8 jours. Il y avait aussi le « mois de Marie » au mois de mai. Les prières du « mois de Marie » se faisaient le soir dans la salle de Toull Golo, pour le quartier. Cette salle avait été construite après la guerre pour servir les repas de noces. Tout le monde allait au « mois de Marie », histoire de sortir et aussi histoire de boire un verre...Ça existait dans tous les quartiers.

Quand on entendait les cloches du Juch, c'était la pluie assurée. Aujourd'hui, on entend beaucoup moins, les cloches. On entendait aussi la sirène d'une usine à poissons de Douarnenez à 13h45. C'était mauvais signe également.

Quand il n'y a pas de vent, il n'y a pas de courant !

Ange – Marcel Cerdan était la vedette du moment. Je me souviens d'un combat contre l'américain Lamotta. La première fois l'américain avait gagné, un peu grâce à l'arbitre mais la seconde fois Cerdan lui avait mis une raclée.

La radio, c'était déjà bien.

Ange – Il y avait la Dépêche de Brest, devenue le Télégramme en septembre 1944 et Ouest-Eclair qui fut remplacé par Ouest-France à la Libération. Ici, on a toujours eu un journal.

[illegible]

L'Est-Eclair

DIRECTION POLITIQUE
"Commissaires du Lou"

ABONNEMENTS
En avance 75
En retard 80
A RETENIR
En avance 80
En retard 85
En retard 90
En retard 95
En retard 100
En retard 105
En retard 110
En retard 115
En retard 120
En retard 125
En retard 130
En retard 135
En retard 140
En retard 145
En retard 150
En retard 155
En retard 160
En retard 165
En retard 170
En retard 175
En retard 180
En retard 185
En retard 190
En retard 195
En retard 200
En retard 205
En retard 210
En retard 215
En retard 220
En retard 225
En retard 230
En retard 235
En retard 240
En retard 245
En retard 250
En retard 255
En retard 260
En retard 265
En retard 270
En retard 275
En retard 280
En retard 285
En retard 290
En retard 295
En retard 300
En retard 305
En retard 310
En retard 315
En retard 320
En retard 325
En retard 330
En retard 335
En retard 340
En retard 345
En retard 350
En retard 355
En retard 360
En retard 365
En retard 370
En retard 375
En retard 380
En retard 385
En retard 390
En retard 395
En retard 400
En retard 405
En retard 410
En retard 415
En retard 420
En retard 425
En retard 430
En retard 435
En retard 440
En retard 445
En retard 450
En retard 455
En retard 460
En retard 465
En retard 470
En retard 475
En retard 480
En retard 485
En retard 490
En retard 495
En retard 500
En retard 505
En retard 510
En retard 515
En retard 520
En retard 525
En retard 530
En retard 535
En retard 540
En retard 545
En retard 550
En retard 555
En retard 560
En retard 565
En retard 570
En retard 575
En retard 580
En retard 585
En retard 590
En retard 595
En retard 600
En retard 605
En retard 610
En retard 615
En retard 620
En retard 625
En retard 630
En retard 635
En retard 640
En retard 645
En retard 650
En retard 655
En retard 660
En retard 665
En retard 670
En retard 675
En retard 680
En retard 685
En retard 690
En retard 695
En retard 700
En retard 705
En retard 710
En retard 715
En retard 720
En retard 725
En retard 730
En retard 735
En retard 740
En retard 745
En retard 750
En retard 755
En retard 760
En retard 765
En retard 770
En retard 775
En retard 780
En retard 785
En retard 790
En retard 795
En retard 800
En retard 805
En retard 810
En retard 815
En retard 820
En retard 825
En retard 830
En retard 835
En retard 840
En retard 845
En retard 850
En retard 855
En retard 860
En retard 865
En retard 870
En retard 875
En retard 880
En retard 885
En retard 890
En retard 895
En retard 900
En retard 905
En retard 910
En retard 915
En retard 920
En retard 925
En retard 930
En retard 935
En retard 940
En retard 945
En retard 950
En retard 955
En retard 960
En retard 965
En retard 970
En retard 975
En retard 980
En retard 985
En retard 990
En retard 995
En retard 1000

JOURNAL RÉPUBLICAIN-QUOTIDIEN

PXL TELEGRAPHIQUE
SPECIAL

Roger – Peut-être que dans les fermes on avait besoin d'un journal, ne serait-ce que pour connaître les décès ...

Ange – Non, non. Ce n'était pas dans les journaux au tout début. Un voisin allait de maison en maison annoncer le décès (mont da kas kelou marv). La première fois que je l'ai fait, c'était pour une dame de Bascam et j'avais été à vélo à Gourlizon, Plogastel St Germain. On m'avait dit : « surtout, ne bois pas un verre partout ». Il est arrivé que le « messenger de mauvaise nouvelle » continuait sa tournée alors que l'enterrement était en cours ou avait eu lieu ! Ayant abusé de la bouteille, il avait été obligé de faire une petite pause de récupération.

Roger – Peux-tu nous parler des rencontres entre jeunes ?

Ange – Moi, je faisais du foot.



Après le match, je rentrais traire les vaches et si je n'étais pas trop fatigué, j'allais au bal ensuite à Kergoat ou dans les salles du coin. On ne pouvait pas aller bien loin à vélo. Le bal avait lieu le dimanche soir, il n'y en avait pas le samedi. Un moment, j'allais à Plonéis avec Yves Postec qui avait une moto. Autrefois, aux bals, c'était presque un sport organisé ! D'un côté les filles bien alignées sur leurs chaises, de l'autre, les garçons qui faisaient le tour de la piste « en mission commando », pour inviter une fille à danser. Refus ? Petit sourire crispé... demi-tour stratégique... et hop, on tentait sa chance deux sièges plus loin !

André – « Foar ar Pont ! »

Ange – Dans les fermes, le travail du dimanche était organisé. Tu étais de corvée un dimanche sur 2. Si tu étais de corvée, tu allais à la messe de 6h30 et tu faisais le boulot toute la journée. Celui qui allait à la grand messe avait quartier libre, il ne travaillait pas ce dimanche.

Roger – Comment se déroulait un jour de mariage à Plogonnec ?

Ange – On allait chercher le marié ou la mariée à la ferme. Il y avait un casse-croûte, puis on allait à la messe de mariage. Suivait le repas de noces qui pouvait compter jusqu'à 350 – 400 personnes. Pratiquement tout le quartier était invité. Les invitations étaient presque sans limites puisque chacun payait son repas, bien qu'invité. Je me rappelle du premier mariage auquel j'ai assisté, c'était celui de ma sœur Louise avec Jean Bascam en 43. J'avais 6 ans. J'avais même chanté en public, bien qu'assez timide, debout sur le banc ! Et Jos Bosser, mon instituteur, étonné, se disait : « qu'est-ce qu'il va faire ? ». J'avais chanté « kavet teus da saout 'ta Yannick ». Et je peux encore dire quelle était ma place dans le hangar qui servait de scierie chez Le Corre (Ligavan). On déplaçait le matériel et on disposait les tables à la place. Le repas durait 4 heures environ puis on nettoyait « la salle » pour faire place au bal.

Roger – En divertissements, à part le foot, qu'est-ce qu'il y avait à Plogonnec ?

André – Après la guerre, du temps de l'abbé Conq, il y eut une belle troupe de théâtre dans la commune. Les séances avaient lieu dans le fond de la salle de chez Marie-Françoise (relais du Névet)

Ange – Moi j'allais jouer aux cartes à Toull Golo. Il y avait 2 bars à Toull Golo : un chez Postec (licence 3), un autre chez Tanguy. Avec une licence 3 Tu pouvais servir du St Raphaël, du Martini mais pas de Ricard

André – La licence 3 permettait de servir de l'alcool jusqu'à 16°. On avait le droit de vendre la bouteille de Ricard pleine, en tant qu'épicerie mais pas le droit de servir un verre à moins d'aller dans la cuisine où ça devenait privé et le verre était offert.

Ange – Mais comme tout le monde buvait du rouge, il n'y avait pas de problème. On ne buvait pas de bière à l'époque.

Eliane – Il y avait aussi les pardons qui permettaient de se rencontrer...

Ange – Comme à l'église paroissiale, il y avait un fabricien dans chaque quartier,. Celui qui était « grand fabricien » avait une charge importante. N'importe qui ne pouvait prétendre à ce titre car il fallait payer le repas, souvent au restaurant Louboutin, à beaucoup de personnes (porteurs d'enseignes, famille, voisins). C'était une charge qui coûtait cher. Le recteur du haut de sa chaire nommait les porteurs d'enseignes 15 jours auparavant : la statue de l'Ange Gabriel, St Joseph, les bannières des filles, les bannières des gars, les reliques.

André – A la Lorette le repas était servi dans la sacristie, à l'étage. Les enfants de chœur avaient droit au repas également le jour du pardon. La cuisine se faisait sur place.

Ange – A St Pierre, le repas était servi chez le fabricien. Suivaient les vêpres à 16 heures. Inutile de dire que ça chantait ! La procession se faisait autour de l'église avec croix et bannières en tête.

A propos de fabriciens. Il y avait 4 fabriciens, 5 à l'époque de Noël. Le fabricien qui avait été premier fabricien de la paroisse 4 ans auparavant devenait fabricien de Noël. Le deuxième fabricien était celui de St Stéphan, 2^{ème} patron de la paroisse. Le jour de la St Stéphan, le 26 décembre, était férié à Plogonnec.

C'était aussi le jour où les commis qui allaient changer de ferme allaient avec leur famille « goûter la soupe » dans la nouvelle ferme susceptible de les embaucher (tañva ar soubenn). Je me rappelle de voir à cette table, Jules Le Grand, sa femme Anna et leurs enfants Alain et Juliette le 26 décembre 1946. Il travailla ici en 1947.

André – Au niveau du courrier, le facteur passait à vélo ?

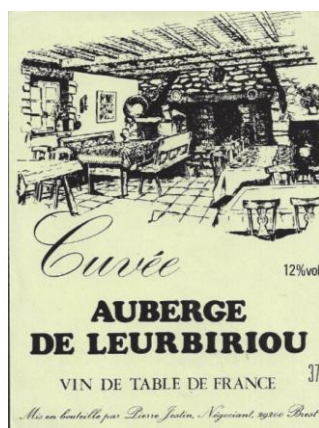
Ange – A oui, la tournée se faisait à vélo. Comme il n'y avait pas de boîte à lettres, le facteur entrait dans la maison, ce qui fait que parfois le soir, le facteur avait un peu chaud, surtout au moment du versement des pensions... car c'est lui qui les distribuait.

Plus tard le facteur annonçait les décès, contre rémunération avant que n'arrive la parution dans la Presse.

André – Pour annoncer un décès, il y avait aussi le télégramme postal avec un bandeau noir tout autour.

Roger – Durant ton activité tu as été aubergiste également. En quelle année avez-vous ouverte la ferme auberge ?

Ange – En 1971. Souvent le dimanche, on courrait les fermes pour visiter les porcheries parce qu'on voulait faire une porcherie. Je me rappelle d'avoir été chez Jain à Kerlaz voir sa porcherie moderne, à l'époque. Et puis un beau jour, comme Gaby était fille de commerçants, pourquoi ne pas faire une auberge à la ferme. On avait commencé par un bar - crêperie. Le premier client but un verre dans cette pièce de la maison d'habitation, l'auberge n'étant pas encore aménagée. L'auberge, c'était l'étable et la porcherie. Du coup, il n'y eut pas de porcherie par la suite. Jusqu'en 1974 on avait des vaches laitières ce qui fait que je me retrouvais parfois à traire les vaches et faire des frites en même temps ! Au niveau sanitaire, ça laissait à désirer... A partir de 1972 – 1973 on ouvrit le restaurant (repas de communion, ...). Le dimanche après midi à partir de 16 – 17 heures, après le foot il y avait du monde.



Roger – C'était une belle époque...

Ange – Je ne sais pas si c'était une belle époque, c'était une autre époque, c'était plus humain.

Roger – Autre sujet : la guerre. Tu l'as vécu comment ?

Ange – On avait peur des Allemands quand on les croisait en allant à l'école. Ils allaient surveiller le chantier de la tranchée. A l'école St Egonnec il y avait une lucarne sur les toits où il y avait une sentinelle avec des jumelles qui surveillait en permanence le bois du Névet. Ils avaient mis du chauffage dans les pièces. Ils avaient fait des trous dans les carreaux et passé des tuyaux de poêle.

André – René « ar marichal bihan » avait un jardin près de celui de Yves Birou. Les Allemands recherchaient des vélos. Pour ne pas qu'on le lui prenne, René le cacha dans l'abri de son jardin. 10 minutes après l'avoir camouflé, un Allemand vint chercher le vélo. Grâce à ses jumelles, la sentinelle de l'école des frères avait vu la manœuvre...

Ange – Madeleine Ligavan m'a rapporté les propos qui suivent. Pendant la guerre, le 6 août 1944, le jour du pardon de St Pierre, ce fut un jour dramatique à Plogonnec. Les Allemands étaient un peu énervés. 2 mois après le débarquement, ils refluaient vers le nord pour se réfugier à Brest. Un détachement venant de la Bigoudénie fut attaqué par la Résistance au niveau de Kerdrein en Guengat. Le chef du détachement avait été blessé au bras. La troupe vint à Plogonnec chez le Docteur Kerbourg qui refusa de soigner le blessé dans sa maison mais de le faire dans le terrain en face. Il le soigna dehors. Entre temps, les Allemands avaient rassemblé tous les hommes valides du bourg et les avaient alignés le long du mur de chez Kerbourg. Comme on avait entendu parler d'Oradour sur Glane, les femmes et les enfants s'étaient évadés dans la campagne. Comme ça s'était bien passé, il n'y eut pas de drame mais aussi bien les otages auraient pu être fusillés. Les Allemands demandèrent un détachement de quelques hommes (des gars de la Résistance) pour servir de bouclier humain et se dirigèrent vers Locronan puis Plonévez-Porzay. Ça aurait pu être dramatique...

Roger – Est-ce que les banques existaient à Plogonnec quand tu étais jeune ?

Ange – J'ai connu uniquement la Caisse Rurale chez Anna Cadiou (Mme Boussard) au bourg.

Roger – Si tu voulais acheter un cheval, faire des travaux sur un bâtiment, construire une maison, les gens faisaient comment ? Tu payais cash ?

Ange – Pratiquement oui pour les petites dépenses. On avait recours à un voisin. Les gens se prêtaient de l'argent entre eux avec quand même un taux d'emprunt. Ça pouvait passer par le notaire.

André – Ça amenait parfois à des drames. On se prêtait souvent de l'argent, en famille, et certaines ne remboursaient pas leur dette, ce qui les faisait éclater.

Ange – Ici, on n'a jamais prêté de l'argent à la famille. Mon père était près de ses sous et il allait une fois par mois envoyer un peu de ses économies à la Caisse Rurale de Plogonnec.

Eliane – Mon grand père gardait son argent à la maison, chose assez fréquente à l'époque. Dans les années 58 – 60, j'ai vu des messieurs, chapeau mou, sacoches en cuir, débarquer à la maison. C'étaient des employés du Crédit Agricole qui parcouraient les fermes et les maisons pour récolter les économies et les placer sur un compte en banque.

André – C'était Jos Kervran qui passait à Plogonnec, un commercial hors pair.

Roger – Il tenait une permanence chez Dany à St Albin tous les vendredis.

André – A Plogonnec, le Crédit Agricole avait un local chez Quillien.

Ange – Dans un autre domaine, un vieux métier totalement disparu : sabotier. J'ai connu le sabotier « Herve ar c'hloc'her ». Il demeurait dans l'actuelle rue des fleurs. Il exerçait également la fonction de bedeau.

Roger – Sans doute a-t-on oublié de traiter de certains sujets mais je crois qu'on a fait un grand tour d'horizon de ton enfance à ce jour.

J'allais oublier d'indiquer que tu fais partie des Passeurs de Patrimoine de Plogonnec, association avec laquelle tu contribues à l'entretien et à la restauration des fontaines, lavoirs et sentiers de randonnée sans oublier ta participation aux cérémonies du Souvenir, aux groupes de travail (expos, cadastre, ...).



Tu es également un des membres fondateurs de la chorale Kan an Nêvet avec Henri Direr et Alain Lerouge. Tu en as été le premier président et demeure président honoraire aujourd'hui.



Un immense merci, Ange, d'avoir accepté cet entretien et de nous avoir confié ce témoignage si vibrant.

André et Roger